

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Le Secret d'une Fleurette. Les Montagnes Noires. Salut au Printemps, poésie. Un Torero célèbre. Le Petit Bleu. La Perle, conte. Cuisine. Edouard VII. Une Légende des Bords du Rhone. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'agitation en Turquie.

L'agitation dont Constantinople est le théâtre depuis trois ou quatre jours, n'a pas l'air de s'apaiser, si les nouvelles qui nous arrivent ne sont pas exagérées. Une dépêche de Salonique reçue hier, prétendait que, mécontents des changements opérés dans le Cabinet Turc, les Jeunes Turcs, organisés en parti depuis déjà un an, avaient tenu une assemblée populaire, et se préparaient à marcher sur Constantinople. Ils ont un corps d'armée, le troisième, qui se compose de vingt bataillons mobilisés et attendant l'ordre de se mettre en route.

Ce qui ne permet plus de douter de l'humour hélicéenne des Jeunes Turcs et de leur intention bien arrêtée de s'attaquer au gouvernement, c'est que la compagnie du Chemin de fer a reçu l'ordre de mettre en état de service, pour le transport des troupes dans la Capitale, tous ses wagons. Jazie Bey, dit-on, était attendu à Salonique hier soir avec dix mille volontaires, et la suspension des affaires dans la ville est générale.

Le calme est loin d'être rétabli à Constantinople, car les Jeunes Turcs ne sont pas seuls à faire opposition au nouveau ministre de la marine, le vice-amiral Adjemim Pacha; il paraît que les marins s'y opposent aussi et se sont livrés à une grande démonstration dans les rues de la capitale. Ils se sont massés nombreux sur un point, se sont emparés d'Arif Bey, commandant d'un navire de guerre et membre du Comité de l'Union et du Progrès. Ont porté au Palais et l'y ont pendu en dépit des efforts de la garde du palais pour le sauver.

Arif Bey avait donné l'ordre aux hommes sur le navire qu'il commandait, de se préparer à faire feu sur les émeutiers le cas échéant.

Mais, bien que le mouvement révolutionnaire ne soit pas encore réprimé, on sent qu'il ne sera pas de longue durée, parce que le nouveau Cabinet inspire confiance aux foules et qu'un homme assez populaire, Nazim Pacha, a été placé à la tête du premier corps d'armée, et un autre, Nemouh Pacha, à la tête de la première division des troupes de Constantinople.

A une tournée qu'ils ont faite dans les casernes, le nouveau Ministre de la Guerre, Edouard Pacha, et Nazim Pacha ont exhorté les troupes à se soumettre aux ordres de leurs chefs; et ce qui est de bon augure, c'est que leurs paroles ne sont pas tombées dans des oreilles sourdes.

L'excitation règne à la Porte et à Monastir par suite des nouvelles arrivées de Salonique. A Monastir l'influence du Comité de l'Union et du Progrès est grande. Les officiers de la Porte demandent le rétablissement de l'ancien état de choses à défaut de quoi, ils menacent de se rendre dans la capitale avec tout le troisième corps d'armée, lequel se joindra au deuxième corps pour attaquer le gouvernement.

Mahmoud Mukhtar Pacha s'est réfugié à Salonique; Ahmed Riza, l'ancien président de la Chambre a demandé refuge à l'ambassade de France, et Hussein Jahid, journaliste en vue, a fait sans qu'on sût le lieu de sa retraite. Nombre d'officiers de l'armée se sont montrés dans les rues en vêtements civils pour se joindre aux révolutionnaires, ce qui prouve que l'insurrection est dirigée contre les officiers de l'armée faisant partie du Comité de l'Union et du Progrès.

Les opinions sont partagées quant à la situation. Les uns semblent croire, qu'il faudra retourner à l'ancien régime; les autres, au contraire, que la dissolution du Comité de l'Union et du Progrès sera féconde en résultats heureux. On s'accorde à reconnaître, cependant, que le soulèvement des troupes est un précédent plein de dangers pour l'avenir.

La machine ennemie.

Ce qui se passe à Méru, ces maisons que l'on pile, ces patrons à qui l'on donne la chisse, c'est le côté tragique de la question du machinisme. Le même problème se pose en Algérie; mais on le résout là-bas de manière plus pacifique. Un passementier d'Alger, spécialiste pour les costumes indigènes, avait acheté dernièrement une machine à broder. Du jour où l'appareil fut mis en mouvement, les vingt-cinq ouvriers, qui jusque là travaillaient à la main pour le compte de ce marchand, craignirent les suites du chômage. D'accord avec les petits passementiers d'Alger, inquiets eux aussi de voir un concurrent perfectionner son outillage, ils firent une démarche auprès de leur patron; ils exposèrent que l'emploi de la machine entraînant de la réduire à la misère ainsi que leurs familles, et ils offrirent à l'industriel de lui racheter sa machine afin de la détruire. La machine valant 1,300 francs, chaque ouvrier payerait cinquante centimes par semaine et chaque petit patron un franc, jusqu'à complet remboursement. Le jour où la machine serait soldée, ouvriers et petits patrons en prendraient possession et la mettaient en pièces. Ils firent si éloquent que le passementier, bon homme, se rendit à leurs raisons. La machine, dit la "Dépêche algérienne", est maintenant dans un magasin sous des bâches goudronnées et scellées. Elle attend, comme un condamné, l'heure de

l'exécution... Ce patron, si humain, est extrêmement gentil; mais si tous les autres avaient fait comme lui, on voyagerait encore en diligence et l'on mettrait huit jours pour aller de Paris à Marseille. M. Anatole France, dans l'un de ses derniers volumes, nous a décrit la société future et l'organisation de l'éden socialiste où le prolétaire, affranchi de tout effort manuel, n'aura plus qu'à surveiller dans des palais hygiéniques et commodes les machines silencieuses qui travaillent pour lui. Ce qui se passe à Alger et dans la vallée de l'Oise ne hâtera point l'accomplissement de cette prophétie.

Les survivants de la Guerre d'Italie.

Chronique parisienne.

Le mois d'avril 1859 — il y a cinquante ans — marque une date mémorable dans l'histoire française du siècle passé. C'est la date de la guerre d'Italie, d'une des campagnes les plus courtes, et à la fois les plus glorieuses, qu'aient jamais enregistrées nos annales militaires. En deux mois à peine, nos troupes, unies à la petite et vaillante armée sarde, se sont portées de la Saia à l'Adige par une série de superbes victoires qui ont nom Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Melegnano, Solferino. Qu'ils souvenirs, et comme ils semblent déjà bien loin de nous depuis que sont pressés sur ces gloires d'il y a cinquante ans les noms funèbres de l'année terrible!

Mais nous ne voulons pas refaire ici l'histoire de cette campagne dont les grands traits, pour le moins, sont encore présents à la mémoire de tous. Rappelons simplement, à propos de l'anniversaire qui vient, les noms de quelques-uns des braves qui combattirent si vaillamment dans les plaines lombardes pour l'indépendance de l'Italie et la gloire de la France.

On pourrait croire qu'après un demi-siècle passé, les rangs des survivants de la guerre d'Italie sont fort clairsemés; il n'en est rien: les braves qui ont vu luire le soleil de Magenta et de Solferino sont encore très nombreux; rien que pour citer les officiers, il nous faudrait plusieurs numéros du journal. Aussi bien, devons-nous nous borner et ne parler ici que de quelques-uns d'entre eux, notamment de ceux qui sont arrivés au grade de général.

Da si l'Annuaire de l'état-major général de l'armée, je relève les noms d'une centaine de généraux qui ont fait la campagne de 1859: ils sont tous, naturellement, soit au cadre de réserve, soit en retraite; dans le nombre, figurent les deux doyens de l'état-major général, qui sont en même temps les doyens des survivants de 1859, le général de division Zentz d'Alnois et le général de brigade Brisac. Le premier a terminé sa carrière comme membre du Conseil supérieur de la guerre; il était, à sa cinquante ans, lieutenant-colonel du 71e d'infanterie, un brave régiment qui fit de grosses pertes à Magenta; quant au général Brisac, il commandait une batterie d'artillerie de la garde.

Notons en passant que ces deux vieux soldats sont des enfants de la Lorraine et qu'ils portent allègrement le général Zentz d'Alnois ses quatre vngt-douze ans et le général Brisac ses quatre-vingt-neuf ans.

Un autre doyen de l'état-major général, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-six ans, était lieutenant-colonel en 1859 et commanda le

1er zouaves après le combat de Melegnano où l'héroïque colonel Pauze d'Ivoy fut tué; lui-même, le jour de Solferino, fut atteint grièvement à l'attaque du cimetière: une des dix-sept blessures qu'il recôla au cours de sa très longue et très brillante carrière.

A ce propos, il nous faut signaler une des conséquences généralement ignorées de la guerre d'Italie. Aussitôt après la campagne et l'annexion de la Savoie, la presque totalité des officiers savoyards, qui servaient dans l'armée sarde, optèrent pour la nouvelle nationalité et entrèrent dans l'armée française, où ils ont fait, pour la plupart, une très belle carrière. L'état-major général compte encore trois de ces anciens officiers sardes, tous sortis de l'Académie militaire de Turin, les généraux de division Goybet et Borson, et le général de brigade de Ville.

Le général Goybet était capitaine de cavalerie en 1859; il connaissait déjà l'armée française pour avoir combattu à ses côtés, en Crimée; sous le drapeau tricolore, il devint général de division après avoir fait très brillamment la campagne contre l'Allemagne, comme lieutenant-colonel du 4e dragons, à l'armée de Metz. Le vieux soldat porte très allègrement ses quatre-vingt-quatre ans, dans la paisible et douce retraite qu'il s'est faite au pays natal à Yenne, près de Chambéry.

Le général Borson et le général de Ville sont des enfants de Chambéry. Le premier était, en 1859, chef d'escadron d'état-major du général de La Marmora. Il entra dans l'armée française avec le grade de lieutenant-colonel et prit part à la guerre de 1870 comme sous-chef d'état-major du maréchal Canrobert. Quant au général de Ville, sous-lieutenant de cavalerie en 1859, il commanda, en 1870, un escadron du 1er cuirassiers de marche à la tête duquel il prit part aux opérations de l'armée de la Loire. Comme le général Goybet, le général Borson a pris sa retraite au pays natal; il habite Chambéry; le général de Ville s'est fixé à Annières.

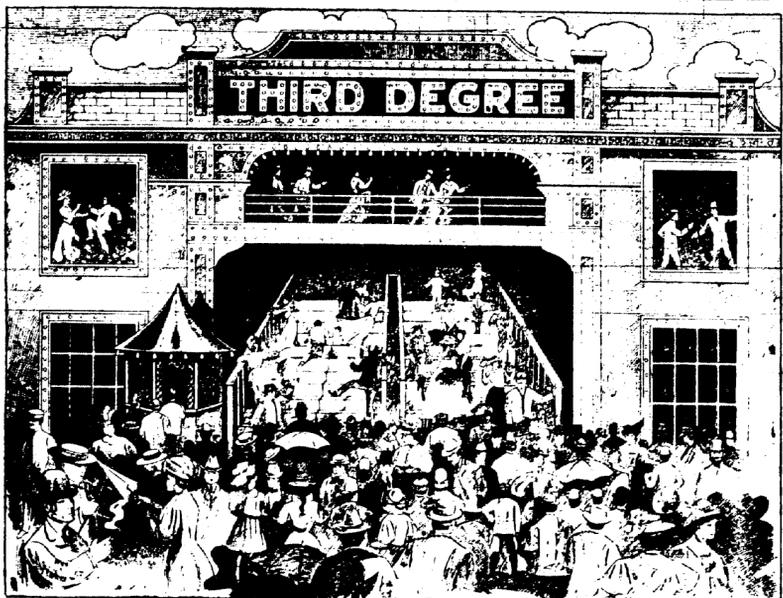
Parmi les généraux actuellement vivants, qui ont fait brillamment la campagne d'Italie, il en est un qui mérite une mention spéciale: le général Vincendon.

Le général Vincendon, en 1859, avait vingt-six ans; engagé volontaire huit ans auparavant au 2e zouaves, il avait gagné, dans le même corps, par trois graves blessures reçues en Crimée, les galons de capitaine et la croix de la Légion d'honneur; la campagne d'Italie lui valut la rosette gagnée sur le champ de bataille de Magenta, dans des circonstances qui méritent d'être rappelées et que je raconte ainsi un rapport officiel.

"Nos hardis tirailleurs faisaient des prodiges; réunis par groupes, ils s'abordaient à la baïonnette des bataillons entiers. Un officier d'une bravoure inouïe, le jeune capitaine Vincendon, soutint avec une poignée d'hommes le choc épouvantable de masses énormes qui l'entouraient de tous côtés. Monté sur un cheval, il se ruait dans les rangs épais des Autrichiens, et de son sabre se frayait un passage. Il poussa l'héroïque folie jusqu'à franchir d'un bond plusieurs rangs ennemis. Un officier supérieur, étonné de tant d'audace, lui cria en le menaçant de son sabre: "Vous avez un fameux toupet!"

"La réponse de M. Vincendon fut terrible: d'un coup de revers, il abattit l'officier à ses pieds!"

L'héroïque officier ne devait pas s'en tenir là. Blessé deux fois sous Puebla, toujours au 2e zouaves,



WHITE CITY.

ves, blessé à Rzonville à la tête du 4e de ligne, il devint général de division et grand-croix de la Légion d'honneur, avec ces états de services qui en disent long: quatorze campagnes, huit blessures et deux citations.

Parmi les autres officiers survivants de la campagne de 1859, qui sont devenus généraux, citons le comte des Plas, aide de camp du général Camou, commandant des voltigeurs de la garde impériale, et le capitaine Déadé, aide de camp du général de Wimpfen, commandant une brigade du même corps d'élite. Dans la garde encore, les futurs généraux de Vaugrain, Arvers, de Puymorin, Vilmette. Le général d'Ornant était aide de camp du général Espinasse et se trouvait à ses côtés lorsque l'illustre soldat fut tué à Magenta.

Les généraux Villain, Vosseur, d'Aubigny, Riff, Varaigne, qui devinrent commandants de corps d'armée, ont reçu la croix pour leur belle conduite à Solferino; dans cette même journée se distinguèrent entre tous, alors qu'ils étaient officiers, les généraux Jarmont, le futur généralissime, Farmanet, Larchy, Lanes, Luceux, de Longuemar, de Pouraugues, de Salles, Schneegans, de Frescheville, Jollivet, Caillard. Dans la liste des blessés de Solferino, nous relevons encore les noms des généraux Quéno, de Quelen, colonel du 4e chasseurs d'Afrique à Sedan; Azis, qui commanda la garde républicaine; Baurely, Thoms, Bidot, etc.

Le général Canonge a fait la campagne d'Italie comme sous-lieutenant au 56e de ligne. A côté de lui combattaient les généraux Bréart, d'Espéville, Rebillot, de Verdère, de Brie, Segretain, de Treux, A. Magenta, un sergent du 8e bataillon de chasseurs à pied, reçut deux graves blessures; sur le champ de bataille, l'Empereur le nomma sous-lieutenant, et le petit sergent de 1859 est aujourd'hui général du cadre de réserve.

Mais arrêtons-nous là. Aussi bien la place nous fait défaut pour citer tous les noms qui méritent de l'être. Ceux que nous venons de mentionner suffisent à montrer que le nombre des survivants de la guerre d'Italie est considérable encore. Aux anniversaires que nous allons fêter, il ne manquera pas d'acteurs du mémorable drame pour nous ra-

THEATRES. WHITE CITY. CITE BLANCHE.

Translation des cendres de Léon Gambetta.

Le 27 avril a eu lieu la translation des cendres de Léon Gambetta, qui, du modeste tombeau de famille, dans lequel il avait été inhumé, ont été transférées dans un tombeau que la ville de Nice a fait élever sur le "Château" à l'emplacement même où se dressait la pyramide de couronnes qui avaient été portées à Nice pour les obéques.

De nombreux visiteurs croyaient que Gambetta reposait sous cette pyramide. En réalité, on avait déposé ses restes non loin de là dans une petite travée où l'on a retiré son cercueil. La cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Héroïque reconnaissance.

En 1788, l'Empereur Joseph II étant en guerre avec les Turcs, ordonna un prince Charles de Ligne de prendre un détachement pour aller reconnaître rapidement la forteresse de Schabath occupée par l'ennemi.

Le prince part aussitôt et deux heures se passent sans la moindre nouvelle. Quand il revient, l'Empereur, impatienté, lui dit: "Il ne faut pas si longtemps, Monsieur, pour reconnaître une place qui est à portée de canon. D'où venez-vous donc?"

"De la prendre, Sire. — Que dites-vous? C'était la vérité. Le prince de Ligne avait enlevé la place dans un hardi coup de main."

Faux rapport.

St-Petersbourg, 16 avril. — Il n'y a rien de vrai dans le rapport de Londres annonçant que la démission de M. Wolosky comme ministre des affaires étrangères a été acceptée par l'Empereur Nicolas.

Le ministre a mis son portefeuille à la disposition de Sa Majesté, mais aucune décision n'a été prise à cet égard. M. Guruzmkin, qu'on nomme comme le successeur de M. Wolosky, est l'étranger.

THEATRES.

WHITE CITY. CITE BLANCHE.

Les portes de la Cité Blanche s'ouvriront ce soir pour la saison d'été et tout fait prévoir, si le temps se maintient au beau, qu'une foule nombreuse se pressera dans le parc revisant qui vient d'être aménagé à nouveau. Le programme de vaudeville offert par la direction ne laisse rien à désirer et M. Labb, le nouveau gérant n'a négligé aucun effort pour assurer le divertissement des personnes qui fréquentent la Cité Blanche.

La direction de la Cité Blanche avait offert hier soir un smoker à la presse néo-orléansaise. La soirée qui a été des plus charmantes a été agrémentée de nombreux discours et toasts. M. W. H. Labb, le nouveau directeur de la White City a fort bien reçu les nombreux invités qui après avoir visité le parc et ses nouvelles installations ont passé une soirée des plus agréables.

ORPHEUM.

Les spectateurs qui se rendent nombreux à l'Orpheum applaudissent particulièrement Mlle Vera Beier, la jeune violoniste allemande, qui exécute à la perfection plusieurs partitions fort difficiles. Les autres artistes contribuent aussi au grand succès du programme de cette semaine.

TULANE.

Les deux représentations du "Gay Musician" que donne aujourd'hui le Tulane mettront fin à la saison de ce théâtre fashionable. Il y aura certainement foule en matinée et le soir, pour l'admirable artiste qu'est Amelia Stone et ses partenaires qui rivalisent de talent.

CRESCENT.

Mlle Cecil Spooner, l'artiste qui vient de remporter un si légitime succès sur la scène du Crescent, donne aujourd'hui ses deux dernières représentations dans "The Girl from Texas."

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

LE MOULIN DE FONT-COUVRETE

XI

(Suite.)

Mademoiselle Julia se remettaient peu à peu... Elle repré-

nait son assurance et son aplomb... Elle fut par se réjouir. Elle ne détestait pas le changement; elle aimait beaucoup la mer, les flots, les vagues, les rochers. Elle savait bien d'ailleurs que c'est un spectacle qui agit fortement sur l'âme, et la rend plus mélancolique. Les amoureux se plaisent à se promener sur les bords de la mer; et la romanesque institutrice, toujours à sa chimère, voyait en imagination, assis sur les rochers, en face de l'océan qui murmure, un grand jeune homme et une belle jeune fille, qui ressemblaient beaucoup à Albert et à Marthe....

La journée passa très rapidement, absorbée par les préparatifs du départ. Monsieur et madame de Ribière ne prévirent personne, ne firent aucune visite. Mais nous savons déjà que Marthe, sur les conseils mêmes de sa mère, prit congé affectueux de Lise et de la Renaude, et leur laissa entendre qu'elle ne reviendrait pas avant longtemps à Villefranche.

Mme de Ribière pensait avec quelque raison que ce brusque départ et l'intention manifestée de voyager pendant plusieurs mois décourageraient Albert et Marthe et lui feraient renoncer à tous les projets qu'il avait pu former.

Le jeune homme comprendrait certainement qu'il n'avait rien à espérer....

Lorsqu'après le départ de Lise, Marthe vit la Renaude s'éloigner à son tour, elle comprit que tout était fini, que le lien qui la rattachait à Albert était rompu, pour toujours, et si forte qu'elle voulut paraître devant sa mère, elle ne put empêcher quelques larmes de glisser sur ses joues!....

Maintenant, dans le train qui l'emportait à toute vitesse loin de Villefranche, Marthe songe à tout ce passé si rapproché et déjà si lointin! Confortablement installée dans un wagon-écluse, elle fait semblant de dormir pour éviter toute conversation avec ses parents ou avec mademoiselle Julia, installée à côté d'elle.

Elle repasse dans son esprit tous les événements qui ont rempli ces derniers mois, ces derniers jours. Elle se rappelle son arrivée à Villefranche, le cœur et l'esprit libres de tout souci, de toute inquiétude; l'agrément qu'elle a trouvé dans ce pays nouveau; puis ses tristesses, dont elle a pendant longtemps ignoré la cause; enfin son effroi, son effarement quand elle a compris qu'elle aimait.

Elle avait vécu jusqu'alors à Paris et elle n'avait guère quitté la grande ville que pour passer quelques semaines à Trouville ou à Nice. Elle avait quelquefois aperçu

des champs, des arbres, des prairies, mais elle ignorait totalement la campagne et les sentiments multiples qu'elle inspire.

A Villefranche, elle avait mené une existence toute nouvelle, l'esprit libre de ces mille préoccupations qui constituent la vie de Paris. Il lui avait suffi d'ouvrir les yeux pour éprouver des sensations tout à fait inconnues.

Elle avait admiré le merveilleux paysage qui se déroulait devant elle, du haut de la terrasse du château de Bellevue; la plaine immense rayée d'arbres, les collines qui la fermaient au loin et qui prenaient des teintes si délicates à la tombée de la nuit.

Elle avait frissonné sans savoir pourquoi, quand sous les grands arbres agités par le vent, elle avait entendu le cri plaintif du coucou ou de la tourterelle. Le mystère de la nature se révélait aux sens affaiblis du printemps, puis s'épanouissait dans la splendeur de l'été, avait pénétré son âme, l'avait remplie de sentiments confus et indéfinissables.

Et comme une plante délicate pousse, puis s'épanouit aux premiers rayons du soleil, l'amour avait germé, puis fleuri dans son cœur....

Maintenant, assoupie dans le wagon qui l'emportait, elle pensait à Lise, à Lucien, à Albert. Mais leurs images se présentaient assez confuses à son sou-

venir. Elle rêvait à moitié. Tout se brouillait dans son esprit: Lise pleurait, la Renaude, calme et sereine, la regardait avec, sur les lèvres, un énigmatique sourire; Albert était pensif et triste, comme la veille, quand elle l'avait vu pour la dernière fois....

Le train filait à toute vitesse. Marthe était déjà loin de Villefranche, mais son esprit ne pouvait quitter les êtres amis ou ennemis qu'elle y avait laissés. Instinctivement sa pensée allait à eux, comme au même moment la pensée d'Albert, de la Renaude, de Lucien, de Lise, et même du grand Milou allait à elle....

Albert, après son entretien avec la Renaude, rentrait tristement chez lui; Lise interrogait sa tante, Lucien, assis à la terrasse du café du Commerce, écoutait, sans les entendre, d'insipides propos au sujet des élections.

Quant à Milou, il était au moulin de Font-Couverte, et il songait à la fragilité des choses humaines.... La soirée était calme et douce. Après une journée chaude, l'air à peine attiédi était saturé de fortes odeurs qu'exhalait la terre couverte de moissons et de fruits.

Des étoiles sans nombre illuminaient le firmament. On entendait ces mille bruits légers, confus, à peine perceptibles qui sont comme l'haleine de

la nature endormie. La campagne était pleine de mystère et de mélancolie.

Le grand Milou, accroupi dans l'ombre, insensible au spectacle de la nature, tout entier à ses noirs projets, guettait, l'oreille au vent.... Il écouta longtemps, mais il n'entendit rien de plus que le clapotement de l'eau qui courait s'épanouissant quelques mètres plus bas sous les piles du moulin de Font-Couverte.

—L'instant est favorable, se dit-il en riant. Le moment d'agir et d'invoquer la nuit propice, comme dans "Roméo," est enfin arrivé.

Et il fredonnait l'air célèbre: O nuit, sous tes ailes obscures, [sabrte-mou....

Un sourire bideux crepait sa bouche. Il sortit de sa retraite avec les plus grandes précautions, et il commença à se dévêtir. Il quitta sa veste, sa chemise, son pantalon, ses souliers et les déposa soigneusement au pied d'un arbre.

Puis ayant écouté une dernière fois, et n'ayant rien entendu de suspect, il s'approcha du canal, et se laissa glisser dans l'eau. Il est bien loin de se tenir tout près de la rive, pour éviter le courant dans le sens duquel il nageait. Il fut bientôt sous la passerelle.

Il avait caché précédemment, dans les hautes herbes qui poussaient au bord de l'eau, une petite échelle: il la prit tout doucement d'une main, et avec beaucoup d'habileté, il la plaça sous la passerelle, en prenant la précaution de l'enfoncer et d'appuyer solidement le haut contre la berge.

Cela fait, il s'installa sur l'échelle. Sa tête touchait presque le plancher du pont de bois et, seul, son buste émergeait de l'eau.

Il portait une chaloette autour du cou, et à cette chaloette était attaché un sacchet. Il en tira un tourne-vis, et pendant plus de dix minutes il resta perché sur son échelle, dans une position peu commode, maniant habilement de la main droite le tourne-vis.

Puis, sa besogne achevée, il remit l'instrument dans le sacchet, se laissa glisser dans l'eau, prit l'échelle d'une main et nagea de l'autre, remontant le courant avec difficulté.

Quand il eut fait quelques mètres, il leva la tête, écouta pendant un instant et, n'ayant rien entendu, il sortit de l'eau en se servant comme point d'appui du tronç d'un arbre qui avait poussé en cet endroit.

Il courait enroché, caché dans la brousaille; aucun bruit ne troublait le silence de la nuit. —Les deux sont avec nous, se dit-il!